

ENTREVUE... par Serge Pallascio
Magazine n° 165



À propos du Wapikoni de Manon Barbeau

Au printemps 2002, une jeune femme de vingt ans meurt brutalement dans un accident de voiture alors qu'elle collaborait avec la cinéaste Manon Barbeau à l'écriture d'un film qui devait s'intituler La Fin du mépris. La jeune femme se nommait Wapikoni Awashish. La cinéaste parle encore aujourd'hui avec émotion de sa générosité, de son énergie et de son implication dans la communauté. En 2003, Manon Barbeau met sur pied le Wapikoni mobile, un projet de production vidéo qui donne la parole aux jeunes autochtones. Bilan de carrière avec une cinéaste à la croisée des chemins.

Le Clap : Après 30 ans de métier et une pléthore de récompenses, qu'est-ce qui vous motive à vouloir encore faire du cinéma?

Manon Barbeau : Je me pose cette question chaque matin. Hier soir, dans le cadre d'un festival, je revoyais mon premier court métrage, *Les Comptines*. On m'a rappelé que j'avais tourné ce film il y a 35 ans. J'ai failli m'évanouir. J'ai l'impression de ne faire ce métier que depuis trois ou quatre ans. Si je me pose cette question, c'est que depuis quelque temps je suis passée du rôle de cinéaste à celui de gestionnaire et de productrice. Cela demande beaucoup de vigilance et d'organisation et fait appel à des forces extérieures plutôt qu'à un univers intérieur. Mais avoir l'occasion de travailler avec des jeunes des Premières Nations, leur donner la parole et leur faire découvrir quelque chose qui leur donne le goût de vivre est une profonde

[X Ferme](#)
Numéros
précédents

[#165](#)
[#164](#)
[#163](#)

satisfaction.

Le Clap : Comment est née l'idée du projet Wapikoni?

M.B. : Mon désir a toujours été de donner la parole à ceux qui sont exclus. *Les Enfants de Refus global*, qui m'a fait connaître davantage, m'a permis de mesurer le pouvoir transformateur de ces prises de parole. Mon film suivant, *L'Armée de l'ombre*, donnait la parole aux jeunes de la rue. Après la mort de Wapikoni Awashish, j'ai arrêté l'écriture du scénario de *La Fin du mépris* et j'ai eu l'idée de fonder une maison des jeunes sur roues. Je savais à quel point ils avaient accès à un imaginaire très visuel. La maison sur roues est donc devenue aussi une maison de cinéma qui donne aux jeunes autochtones l'occasion de faire leurs films avec leurs idées. L'Office national du film et l'Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador m'ont appuyée.

Le Clap : Qu'est-ce que le tournage d'une production vidéo apporte à ces jeunes de façon spécifique?

M.B. : Cela leur apporte surtout la fierté de mener à terme un projet qui vient d'eux. L'univers qu'on retrouve dans leurs films est celui qu'ils ont souhaité construire. Il y a également la fierté de voir à l'écran leur communauté, avec laquelle ils partagent le rire, la tristesse et la réflexion pour des sujets plus graves. Un nouveau dialogue s'instaure dont ils sont la source, ce qui génère une fierté identitaire.

Le Clap : Qu'est-ce que ces jeunes apportent de novateur au cinéma?

M.B. : Le cinéma des Premières Nations dans le Québec contemporain est peu connu. Un vrai patrimoine culturel est en train de se créer. Sur le plan de l'écriture, certains jeunes développent leur propre style cinématographique. Kevin Papatie, par exemple, a une approche très poétique de l'univers.

Le Clap : Quels sont les cinéastes qui ont influencé votre façon de faire du documentaire?

M.B. : Je ne fais pas de différence entre le documentaire et la fiction. Formellement, le cinéma est le cinéma. Je fais du documentaire parce que je trouve que la réalité est extrêmement riche. La poésie de la réalité me permet de vivre. Des cinéastes comme Wim Wenders ou Robert Morin m'ont donné le goût de faire un cinéma très réaliste et sans fioriture, de mettre en scène une réalité plutôt « confrontante », mais avec des incursions dans la tendresse et la poésie.

Le Clap : Quel serait le fil conducteur qui relie tous vos films?

M.B. : J'ai un intérêt pour la marge, pour ce qui est derrière la façade. En 2004, j'ai fait un film intitulé *De mémoire de chats – Les ruelles*. Je crois que c'est mon préféré parce qu'il y avait la marge, la poésie, la vie. J'aime tout ce qui vit derrière les discours préfabriqués, derrière les gestes convenus, derrière les conventions, derrière la parade sociale à laquelle chacun participe minimalement. J'ai tendance à aller vers les êtres qui sont capables d'éviter ce jeu et de vivre en dehors de la scène officielle. La vibration du monde m'attire là où il y a de la place pour la liberté et la poésie.

Le Clap : Qu'aimeriez-vous qu'on dise de vous dans un dictionnaire des noms propres?

M.B. : « Elle a aimé l'eau et les nuages et a passé sa vie à tenter de trouver la note juste avec un archet pour

Cinéma vu par... (Le Clap)

2011-03-04

la relier à l'humanité. »

Le Clap : Comment compléteriez-vous la phrase suivante : « Si le cinéma n'existait pas... »

M.B. : Si le cinéma n'existait pas, je serais poète et j'élèverais des lapins en liberté...

Liberté. Le mot revient encore une fois. Assurément, Manon Barbeau veut être une femme libre, mais elle sait demeurer lucide. « C'est difficile d'être libre, confie-t-elle. Quand ta liberté est harnachée, il faut savoir garder ton souffle vital. Il est parfois difficile de maintenir l'équilibre ». Qu'on se rassure! Manon Barbeau est un nuage indomptable.

<http://www.clap.qc.ca/chroniques/entrevue165.php>